



IBRAM X. KENDI

Avant-propos de la Fondation Lilian Thuram

Préface de Rokhaya Diallo

RACISME

**UNE AUTRE
HISTOIRE DE
L'AMÉRIQUE**

**LAURÉAT
DU
NATIONAL
BOOK
AWARD**

**ALISIO
HISTOIRE**

« Quand on se tourne vers le passé, on se demande souvent pourquoi des générations d'Américains n'ont pas résisté au commerce des esclaves, à l'esclavage, à la ségrégation, ou aujourd'hui à l'incarcération de masse. La raison, ce sont les idées racistes. »

Dans ce récit au long cours, Ibram X. Kendi, penseur incontournable de l'antiracisme, nous confronte au passé sombre et douloureux des États-Unis, étroitement lié à celui de l'Europe coloniale. Loin de l'*American dream* triomphant, défilent sous nos yeux cinq cents ans d'une autre histoire américaine, celle des Noirs, celle des dominés condamnés à subir les inégalités raciales qui n'ont cessé de perdurer à travers les siècles.

Le racisme n'a pas simplement prospéré grâce à l'ignorance et la haine. Il résulte d'un long et complexe processus historique qui a vu s'opposer les idéologies assimilationniste, ségrégationniste et antiraciste.

Dans un contexte social à vif, marqué par les violences policières, les inégalités et le déploiement du mouvement militant Black Lives Matter, l'ouvrage d'Ibram X. Kendi décrypte les enjeux raciaux actuels et nous permet de prendre du recul sur l'un des problèmes socio-culturels les plus difficiles à résoudre.

« Un récit historique absolument passionnant [...] La réflexion de Kendi prolonge pour nous Howard Zinn et son célèbre livre *Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours*. »

FONDATION LILIAN THURAM

« Le racisme n'est pas une question individuelle et c'est ce que démontre le travail d'Ibram X. Kendi avec brio [...] Dans un élan salutaire, il nous offre des lunettes modernes pour comprendre le monde, le questionner et mieux le repenser dans une perspective enrichie par la pluralité des points de vue. »

ROKHAYA DIALLO

IBRAM X. KENDI est un éminent historien et l'une des voix antiracistes les plus puissantes d'Amérique. Fondateur et directeur du centre de recherche sur l'antiracisme de l'American University de Washington D. C., il occupe actuellement la chair Andrew W. Mellon en sciences humaines à Harvard. Il a reçu le très prestigieux National Book Award pour cet ouvrage.

ISBN: 978-2-37935-244-7



28 €
Prix TTC
France

ALISTIO
HISTOIRE

Rayon : Histoire, Essais

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans participer à la construction du meilleur des futurs possible ?
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Copyright © 2016 by Ibram X. Kendi

Tous droits réservés.

Cette édition est publiée avec l'accord de Nation Books,
membre de Perseus Books Group.

Titre original : *Stamped from the Beginning*

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Thomas Chaumont

Suivi éditorial : Gaëlle Fontaine

Relecture-correction : Anne-Lise Martin

Maquette : Sébastienne Ocampo

Design de couverture : Raphaëlle Faguer

© 2021 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10 Place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-244-7

IBRAM X. KENDI

Avant-propos de la Fondation Lilian Thuram

Préface de Rokhaya Diallo

RACISME

**UNE AUTRE
HISTOIRE DE
L'AMÉRIQUE**

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thomas Chaumont*

ALISIO
HISTOIRE

*Aux vies dont ils disent
qu'elles ne comptent pas.*

Avant-propos

S'interroger et questionner le racisme, ses motivations, ses acteurs et ses pratiques, les analyser et les confronter aux analyses et aux pratiques d'autres acteurs et analystes de la lutte contre le racisme, en France et ailleurs dans le monde, tel est le travail de la Fondation Lilian Thuram-Education contre le racisme. Il était dès lors naturel de rencontrer le texte de Ibram X. Kendi, ce chercheur et enseignant africain-américain, professeur et militant dont l'un des livres paraît aujourd'hui en français. Depuis quelques années la Fondation constate le nombre croissant de personnes qui partagent ses réflexions; mais elle rencontre sur son chemin de nouvelles oppositions à ses analyses comme à ses actions, qui attaquent ses propos en les simplifiant à l'outrance: alors que nous cherchons à déconstruire les stéréotypes construits par une longue histoire marquée en particulier par la colonisation et à montrer que les pratiques quotidiennes de discrimination qui en relèvent encore ne sont pas si faciles à dépasser, on nous accuse d'essentialiser des différences produites par notre histoire, de chercher à culpabiliser les descendants des colonisateurs que furent les français et d'être ainsi nous-mêmes racistes en essentialisant de soi-disant communautés que réuniraient les couleurs de leur peau. On nous reproche également

de reproduire pour la France des analyses qui ne valent que pour les États-Unis et d'être ainsi victimes de la mode attribuée aux études postcoloniales qui se sont développées dans les campus américains sous l'influence même des déconstructionnistes français. La lecture de l'ouvrage de Kendi nous permet-elle de mieux comprendre ce qui nourrit ces études qui, en effet, touchent aujourd'hui d'autres pays que les États-Unis, anciennement colonisateurs comme la France? L'esclavage et ses conséquences américaines ont-ils produit des comportements et des théories que la France, et nous-mêmes, reprendrions à notre compte sans les critiquer, et à mauvais escient?

Le livre de Kendi s'inscrit dans un contexte américain qui s'élève contre des « meurtres » perpétrés par ceux-là mêmes qui sont chargés de faire respecter la loi, une loi qui se prétend garante des droits humains mais au regard de laquelle certaines vies « ne comptent pas » : en 2013 le meurtre de Kimani Gray, après celui de Trayvon Martin et de bien d'autres jeunes « noirs » par des policiers, a mis en marche ces militants de la cause noire qui créèrent une plateforme en ligne : #BlackLives-Matter. Nous sommes bien là devant un livre militant. Mais intituler un tel ouvrage *Stamped from the beginning*^{*}, soit décrire l'inégalité entre les « races blanche et noire » comme « marquée dès l'origine », et lui donner en outre un sous-titre théorique : Une autre histoire de l'Amérique, voilà qui montre une autre ambition. C'est cette double démarche qui nous intéresse, même si l'histoire des États-Unis n'est pas celle de la France ; car elle

* Titre original anglais.

rencontre nos propres actions, celles qui nous conduisent à tenter de toujours mieux connaître pour agir avec davantage de pertinence.

La réflexion de Kendi prolonge pour nous Howard Zinn et son célèbre livre publié en 2003 en France : *Une Histoire populaire des États-Unis, de 1492 à nos jours*. Il approfondit, dans une minutieuse reprise historique, les raisons pour lesquelles, malgré la prise de conscience des inégalités, celles-ci continuent à organiser les vies quotidiennes des américains. Pourquoi les inégalités raciales perdurent-elles alors qu'elles sont analysées, décrites depuis longtemps? N'est-ce pas parce qu'on n'a pas encore bien identifié les causes qui les ont produites?

Afin d'en débattre, il prend un double parti : d'un côté il travaille par carottage dans la longue histoire des États-Unis, identifiant sur les six derniers siècles cinq moments clés qu'il décrit en détails à travers un personnage symbolique : Cotton Mather, Thomas Jefferson, William Lloyd Garrison, W.E.B. Du Bois, Angela Davis.

De l'autre côté, il tente une clarification des positions de chacun à travers une grille de lecture qui s'organise autour de l'opposition entre « les ségrégationnistes », « les assimilationnistes », et « les antiracistes » rompant ainsi avec une opposition trop simplement binaire.

De façon approfondie, Kendi montre comment le théologien (blanc) Cotton Mather (1663-1728) installe une conception du racisme qui permet de ségréger tout en s'affirmant assimilationniste. Comment Thomas Jefferson (blanc) (1743-1826) est à la fois assimilationniste et ségrégationniste... pour le bien des Noirs. Comment William Lloyd Garrison

(blanc) (1805-1879) prône une égalité graduelle qui attribue aux Noirs une part de responsabilité dans leur infériorité et leur demande de faire des efforts pour « progresser » selon le modèle voulu par les Blancs. Comment W.E.B. Du Bois (1868-1963), premier grand universitaire noir, va progressivement changer sa position et d'assimilationniste par l'éducation et par l'effort, devenir clairement « antiraciste » au sens où l'entend Kendi. Enfin, comment Angela Davis (1943-), quant à elle, s'oppose à toute discrimination dans laquelle elle dénonce l'oppression la plus grande cachée sous des intentions d'égalité apparemment objectives.

À l'aide de son récit historique, absolument passionnant dans ses multiples détails, Kendi pose donc une tripartition des attitudes à l'égard du racisme qui tente d'affiner les positions des acteurs sur lesquels il appuie son analyse. Le ségrégationnisme, l'assimilationnisme et l'antiracisme. Pour les ségrégationnistes ce sont les Noirs et leur « nature » qui sont responsables de leur discrimination : issus du personnage biblique Cham, responsables d'une faute originelle ou plus laïquement premiers essais de l'humanité, il faut les séparer des Blancs. Pour les assimilationnistes, ce sont les circonstances qui sont responsables de l'inégalité entre Noirs et Blancs et il est possible de remédier à ces inégalités par l'effort personnel et par l'éducation, une éducation qui permettrait aux Noirs de parvenir au niveau de la norme définissant l'humanité, celle qui suit les critères blancs. Kendi y voit néanmoins une forme de racisme. Pour les antiracistes enfin c'est une attitude politique complexe qui mêle l'environnement auquel l'esclavage a condamné les Noirs, l'absence d'éducation et la violence à laquelle ils ont été soumis qui a produit l'inégalité avec les Blancs.

Afin d'éviter la caricature simplificatrice, Kendi montre aussi comment les idées racistes ont su s'adapter à différents contextes historiques, échanger leurs concepts tout en conservant leur finalité politique : refuser d'admettre le caractère raciste de certaines politiques, de certaines idées. Le sens même de ce qui est défini comme idée raciste varie. Prenons l'exemple des assimilationnistes, pour qui seules les idées ségrégationnistes sur l'infériorité biologique des Noirs relèvent du racisme ; non pas celles qui attribuent l'infériorité des Noirs à leur éducation. Quant aux ségrégationnistes, ils ne se pensent pas comme racistes quand ils jugent qu'ils ne font que répéter les paroles de Dieu, de la science, ou du « bon sens ».

On voit ici que cette catégorisation complique grandement la lecture du propos et en rend parfois difficile la compréhension. Et la dernière partie du livre ne fait que compliquer la situation. Car poursuivant l'histoire jusqu'à la présidence de Barack Obama, le « Noir extraordinaire », Kendi interroge le « post-racialisme » dans lequel il voit une nouvelle ligne de fracture entre racistes et antiracistes. Dans un retournement de situation remarquable au *xxi*^e siècle ce sont les antiracistes qui sont accusés d'être des facteurs de division, et donc d'être racistes. Le racisme « systémique » s'y révèle dans toute sa force. Après l'acquiescement d'un nième meurtrier d'un jeune Noir (George Zimmermann tua Trayvon Martin en 2012), Alicia Garza et Opal Tometi créent la plateforme en ligne #BlackLivesMatter, mouvement antiraciste sans chef. Kendi y voit le début d'un renversement de situation où « les vies » compteront plus que « la race ». Alors que toute l'histoire qu'il nous relate montre l'échec des deux stratégies dominantes (« la persuasion par l'effort » et « la persuasion par l'éducation »), Kendi affirme que

c'est l'intérêt personnel des personnes au pouvoir (industriel, culturel, politique) qui mène aux politiques racistes. Les post-racistes ne veulent donc pas plus que les racistes des siècles passés d'une société où le racisme n'existerait plus, car « si le racisme est éliminé, alors est éliminé l'un des outils les plus efficaces des riches Américains blancs pour conquérir, contrôler et exploiter les Blancs aux revenus moyens et les Blancs aux faibles revenus ». Et Kendi de rêver : « Toute solution efficace pour éradiquer le racisme américain doit concerner la prise et la conservation du pouvoir par les Américains engagés dans les politiques antiracistes. [...] Et ce jour adviendra, c'est sûr. »

Cette dernière affirmation nous semble comporter une tonalité prophétique qui nous conduit à souligner l'appartenance de l'auteur à un caractère très spécifique des révoltes « noires », qui s'appuient sur des personnalités charismatiques et dont les paroles revêtent le caractère d'un prêche. Kendi a grandi dans une famille très religieuse et ses deux parents, qui ont milité en s'inspirant de la théologie de la Libération, sont aujourd'hui des pasteurs méthodistes. L'appartenance partielle du livre de Kendi au genre prophétique ne fait pas de doute. Ce qui en fait un livre très différent de ce que nous apprécions en France quand il s'agit de travail scientifique. Et cette référence explique, à notre avis, les dernières affirmations qu'il pose et qui conduisent à tenter de penser la sortie du racisme comme une sorte de conversion personnelle.

Nous nous trouvons donc devant un texte qui affirme à la fois l'historicité du racisme et l'impossibilité historique d'en sortir, comme si la seule manière de le combattre relevait d'une opération intime. Contre les injustices produites

par le racisme il s'agit d'opposer des pratiques antiracistes, jugées comme telles par le sentiment de justice qui anime-rait certains humains : les antiracistes. Car, pour Kendi, paradoxalement « la légalisation d'une discrimination non intentionnelle en apparence a permis la progression des politiques racistes à la fin du xx^e siècle ». Ce sont donc ces politiques racistes qu'il s'agit de mettre à bas si l'on veut vraiment l'égalité. « Les politiques raciales discriminatoires » reposent sur des « intérêts particuliers économiques, politiques et culturels qui changent constamment ». Les idées racistes influencent même les Noirs : « La seule chose qui cloche avec les Noirs, c'est qu'ils pensent que quelque chose cloche avec les Noirs ». De la même façon « la seule chose extraordinaire avec les Blancs est qu'ils pensent qu'il y a quelque chose d'extraordinaire chez les Blancs. » « Sous nos cheveux et nos peaux qui diffèrent en apparence, les médecins ne savent pas faire la différence entre nos corps, nos cerveaux, notre sang. Toutes les cultures, dans toutes leurs différences comportementales, sont sur le même niveau. C'est l'histoire de l'oppression des Américains noirs qui a réduit les opportunités des Noirs – ce ne sont pas les Noirs eux-mêmes » (p. 23). Dernière affirmation qui semble reconnaître aux différents humains, quelque soit leur couleur, une « nature » anhistorique.

Quand nous lisons Kendi nous trouvons bien des remarques, des analyses sur les causes du racisme et les formes qu'il prend de nos jours dans les pays qui ont participé à la colonisation. Quelques points-clés nous semblent particulièrement intéressants :

- Faire une histoire à partir des dominés contre le fait que, la plupart du temps, l'histoire est celle des vainqueurs.

La connaissance des faits historiques qui ont construit les comportements que l'on observe aujourd'hui est plus importante encore pour ceux qui ont subi leur histoire. Les « Blancs » ont produit l'histoire de leur domination mais les « Noirs » ont aussi produit une histoire souterraine, non racontée, non mise en récit. Et ils sont en train de la réécrire. Cette « autre histoire » que propose donc Kendi montre ce qu'a été l'histoire de l'Amérique, comment les colonisateurs ont introduit, contre les autochtones indiens d'abord, puis contre les descendants d'esclaves, des acteurs qui étaient interdits d'histoire propre, devaient rompre avec leur propre histoire, en ont été dessaisis. Et pourtant, ils ont agi et leurs productions étaient sans cesse contrées par les dominants. Ce dessaisissement constitue une perte contre laquelle ils n'ont cessé d'agir, en particulier dans leurs multiples révoltes. Et cela perdure. Il s'agit pour les dominés de comprendre comment ils ont ainsi pu être réduits à une condition de vie dont ils ne voient trop souvent que l'aspect passif. C'est là un passage nécessaire qui légitime l'importance à donner aujourd'hui aux travaux de recherche qui se développent avec les études postcoloniales. Études dont Kendi est l'un des acteurs aux États-Unis et que la Fondation Lilian Thuram reprend pour la France avec l'histoire de la colonisation et de la décolonisation. L'ignorance dans laquelle sont de nombreux français, aujourd'hui encore, de ce qu'a été la colonisation nous paraît un point de départ essentiel de la lutte contre le racisme. Et cette ignorance laisse se développer des fantasmes tant du côté des descendants des colonisateurs que des colonisés.

- L'acceptation de la domination et des idées dominantes par ceux qui en sont victimes, et donc la difficulté à s'en sortir, car on essentialise sa position de dominé. Voire on s'en fait une sorte de protection. On aménage sa prison. On la vit comme une fatalité, une nécessité ordonnée par des forces qui nous dépassent et contre lesquelles on ne peut rien. La lutte contre le racisme par l'assimilation, l'éducation doit être interrogée : Kendi y voit une des figures du racisme, tant elle laisse perdurer les inégalités. Nous avons du mal en France à récuser cette possibilité qui tente encore aujourd'hui beaucoup de personnes, blanches comme non-blanches. Nous acceptons de ne pas y voir une fatalité et nous critiquons également ceux qui pensent la dépasser par ce que Kendi désigne sous le terme de post-racisme. Cette récusation est aussi la nôtre.
- Le rapprochement entre histoire du racisme et histoire de la domination des hommes sur les femmes. Ce qui légitime de faire référence à certains travaux du féminisme (Audre Lorde en particulier) et sur le croisement des dispositifs de discrimination (race et genre par exemple). L'analyse de la domination en termes d'intérêts montre bien que ceux qui ont le pouvoir ne cherchent bien évidemment pas à le combattre : il faut donc avoir intérêt à combattre le racisme pour s'en défaire, en abandonner les préjugés. Comme les hommes n'ont pas intérêt à accepter l'égalité avec les femmes, de la même manière les Blancs dominants n'ont pas intérêt à accepter l'égalité avec les non-Blancs. Le parallèle que fait Kendi entre ces deux histoires, ainsi que leur éventuel croisement et renforcement mutuel, fait partie et des analyses et des arguments pédagogiques que nous utilisons.

- L'importance de faire des recherches sur les causes et les traces du racisme ; l'idée de la différence entre certains groupes, différences qui sont vécues dans toutes les relations sociales. Travaux à la fois de psychologie, de sociologie, d'économie, etc. Mêler les approches et en voir les points de croisement. D'où l'importance des relations entre chercheurs de différentes disciplines, entre chercheurs et militants. Au risque de confondre les registres et de croire traiter un problème par un remède d'une nature adjacente qui n'agit donc pas ? Ne devons-nous pas inventer de nouvelles approches théoriques qui rompent avec l'idée du croisement des disciplines et tentent de décrire plus finement ce qui est vécu au quotidien et créer les conditions d'une réflexion qui croise concrètement les acteurs ? C'est ce que nous tentons par exemple avec des parcours d'expositions où différentes voix cherchent à multiplier les regards. C'est ainsi que nous travaillons en ce moment sur les repères urbains constitués par les monuments (Monuments des Trois Dumas place du Général Catroux à Paris, monuments à Jules Ferry aux Tuileries ou à Colbert devant l'Assemblée nationale, etc.), qu'il ne s'agit certes pas de supprimer mais de regarder autrement, en augmentant l'information qui nous en est usuellement donnée.
- L'articulation entre le niveau individuel et le niveau collectif est sans cesse évoquée. Elle montre l'ambivalence, l'ambiguïté des acteurs, penseurs comme militants et politiques. Faire appel au « système » ou à « l'inconscient collectif » est peut-être trop simple. N'y a-t-il pas aussi un certain cynisme une « mauvaise foi » ? Y croient-ils eux-mêmes ? Finissent-ils par s'en persuader ? Ces questions sont aujourd'hui au cœur de nos travaux.

- Le rôle de l'éducation : pour Kendi, la critique qu'il fait de l'éducation tient en ce que celle qui a été tentée pour lutter contre la discrimination est toujours faite par les Blancs et largement inspirée de l'éducation des Blancs pour conforter leur domination. Pour nous cette éducation doit être différente et porter surtout sur la connaissance de ce qu'a été l'installation de la domination blanche lors des expansions coloniales. Le silence qui est fait sur ces points dans l'éducation ordinaire et obligatoire montre les lacunes que notre action cherche à remplir. Travailler avec les institutions scolaires nous semble quoi qu'il en soit indispensable même si nous en reconnaissons les limites. En ce sens notre travail nous paraît moins inutile que ne l'énonce Kendi en traçant son histoire. Et nous étendons cette activité éducative à toutes les institutions de formation, y compris celles des policiers, des avocats, des magistrats.
- Au-delà des intérêts individuels et collectifs des dominants, le rôle de la peur, et donc de la violence, tant du côté des Blancs que des Noirs, est interrogé comme source des pratiques de domination. Il s'alimente aux préjugés et aux stéréotypes confortés par les outils de l'imagination : publications, films, émissions de télévision, toutes représentations qui tendent à se substituer au réel. Changer nos imaginaires est ainsi, pour nous comme pour Kendi, l'une des tâches à conduire pour lutter contre le racisme et nous croyons en sa possibilité. Et donc nous travaillons avec les opérateurs de la symbolisation : les spectacles d'aujourd'hui retravaillent ceux d'hier en un appel aux fantômes qui irriguent nos fantasmes. Le champ de la culture complète celui de la recherche et de l'éducation, et nous travaillons à ce que

des productions symboliques soient appropriées et créées par ceux-là mêmes que le racisme annihile.

- Intervenir en déclencheur : utiliser la pédagogie de projet et intervenir au moment où une rencontre avec une personnalité comme Lilian Thuram peut déclencher un intérêt qui ne s'arrêtera pas au court moment de son intervention. C'est pourquoi nos actions s'adressent toujours à des groupes qui réfléchissent avec leurs encadreurs (enseignants en particulier) et choisissent leurs propres façons d'y inscrire l'intervention de cette personnalité externe. Ne pas y apporter foi serait reconnaître qu'aucune éducation ne servirait jamais qu'à reproduire un état antérieur. Faire événement nous semble apporter une espérance de changement toujours possible, en une sorte de confiance en l'humain qui nous anime tous. Peut-être que cet aspect de notre travail nous rapproche du « miracle » de la conversion que prône Kendi à la toute fin de son livre?
- Il y a certes de ressemblances mais aussi des différences entre l'histoire des USA et celle de la France. Même si le racisme est dénoncé par les deux pays alors qu'il est toujours actif, il ne l'a pas été de la même façon. L'autoproclamation de la France comme patrie des « droits humains » rend peut-être plus difficile de faire une critique de ce qu'elle a mis en œuvre lors de la colonisation. Comme une rupture entre les deux moments des Lumières et de la Révolution française d'un côté et de l'autre celui de la colonisation. Les Lumières sont à critiquer dans les deux cas. Serait-ce plus difficile encore en France qu'aux États-Unis ou l'inverse? Les débats ouverts en France sur la question de l'universalité des droits humains est sans doute l'un des points théoriques

sur lesquels nous devons travailler chez nous dans une approche qui dépasse la France et s'appuie sur les travaux de penseurs venus d'ailleurs, tel Achille Mbembe.

- En lisant le livre de Kendi, on voit combien la question de la race est articulée avec les préjugés importés par les protestants qui colonisèrent l'Amérique. La référence continuelle à la Bible, et en particulier à l'histoire de la condamnation de Cham, qui devient noir au fur et à mesure des siècles, nous fait voir comment la question de la religion devient de plus en plus importante alors que d'autres traditions religieuses (Islam, évangélismes) fleurissent en France. Toutefois l'imprégnation des États-Unis par la Bible n'est pas de même nature que celle d'une France qui a construit une laïcité militante, encore renforcée, et sans doute dévoyée, aujourd'hui par la peur de l'Islamisme. Cette question nous conduit à travailler avec des chercheurs qui étudient l'impact de la religion dans notre société, tel le programme Religions, lignage et race* développé par Vincent Vilmain à l'université du Mans.

Notre affirmation de défense de la laïcité nous conduit à interroger toute pratique religieuse, tant qu'elle ne passe pas par une critique qui s'applique à tous les aspects de la vie en commun (relations entre garçons et filles à l'école par exemple, refus de certaines disciplines scolaires, rejet de certains aliments...).

- La colonisation comme fascination pour la sauvagerie du primitif et en fin de compte pour la mort : comme pour l'orientalisme, les pays colonisateurs ont toujours éprouvé une ambivalence à l'égard de ceux qu'ils colonisaient,

* <https://retrace.hypotheses.org/le-programme-retrace>

les traitant, tant hommes que femmes, comme objets de leurs désirs inavouables. Voir comme le fait Kendi le racisme en se mettant du seul côté des colonisés empêche de prendre en compte ce versant du racisme qui est fait, du côté des colonisateurs, de mépris et d'envie. Si du côté du colonisé il n'y a finalement plus de place que pour la haine pure (cf. Fanon et Baldwin), ne faut-il pas aussi voir dans l'acte du colon l'ambivalence de cette quête de l'Autre, de cet autre absolu qu'est la mort ? Ne faudrait-il pas alors approfondir l'analyse historique avec les outils de l'analyse de l'inconscient, outils que Kendi ne semble pas utiliser ?

Le colonialisme, comme l'explique Achille Mbembe par exemple, est une prédation radicale et en cela une des figures de la nécrophilie du capitalisme qui se construit sur des nécropoles au seul profit d'une poignée de dominants prédateurs. Pour nous, il y a là une limitation du racisme qui rapproche la lutte contre le racisme de la lutte contre une partie seulement des dominants, ceux qui ont tout intérêt à faire croire que les pauvres blancs ne peuvent s'en sortir que par l'exclusion, la disparition, l'anéantissement de tous les non-Blancs. En cela notre travail cherche à prendre en compte la question des migrants. D'où nos actions avec, par exemple, SOS Méditerranée.

- Le rôle de la deuxième guerre mondiale n'a pas joué de la même façon en Europe et aux États-Unis. Les Africains-Américains ont fort mal vécu l'abandon des promesses qui leur avaient été faites de traitement égalitaire suite à leur engagement dans les troupes qui ont combattu contre le fascisme. Et cela a renforcé le recours à des actions revendicatives de plus en plus fortes et liées à

l'absence de réels droits civiques, tel le Black Power. Pire, d'après Kendi, même le post racialisme d'un Obama n'a pu faire progresser l'égalité entre Noirs et Blancs. D'où son amertume finale.

En France, où l'égalité légale de tous les citoyens était acquise et où la responsabilité de l'État français dans l'extermination des Juifs a été difficile à faire reconnaître, on a distingué le racisme de l'antisémitisme. Le poids de la guerre d'Algérie, ancienne colonie, a contribué à déplacer le racisme vers les Maghrébins, compliquant fortement les représentations des anciens colonisateurs qui, contraints de se rapatrier vers la métropole, se sont conçus comme victimes. Avec la décolonisation quasi générale mais le maintien du pouvoir français sur ses anciennes colonies (africaines en particulier), l'annexion de certains territoires ultramarins (Guyane Antilles, Nouvelle Calédonie, Réunion...), l'arrivée de migrants de pays du Sud, différents racismes ont fait leur apparition. La victimisation gagne même ceux qui ne sont pas vraiment des victimes. Au point que l'antiracisme lui-même peut être considéré par certains comme racisme anti-blanc. La peur du « grand remplacement » a ainsi pu faire florès, semant une confusion supplémentaire et servant à masquer les effets quotidiens (est-ce là qu'il faut dire « systémiques » ?) du racisme. La querelle entre « lutte des races » et « lutte des classes » reparaît dans les débats. Nous pensons alors qu'il est nécessaire de penser aujourd'hui autrement et au niveau du monde entier comme au niveau du voisinage le plus proche : comment fabriquer cet « en-commun » (Achille Mbembe), ce « Tout monde » (Édouard Glissant), comment penser

Racisme

l'égalité et ne pas céder à l'individualisation forcenée dans laquelle la société de consommation mondialisée nous précipite ?

Élisabeth Caillet,
de la fondation Lilian Thuram

Préface

Le racisme n'est pas une simple opinion, c'est une pensée tragiquement ambitieuse qui s'inscrit dans le long fil d'une histoire multiséculaire. C'est autour de cette histoire que s'articule le récit entrepris par Ibram X. Kendi, qui narre l'histoire des États-Unis à travers la matrice raciale consubstantielle de l'identité de son pays.

Souvent, on confond le racisme avec un tort strictement moral ou une forme de malveillance qu'il faudrait éradiquer avec de bons sentiments. C'est une erreur commune, alimentée par la méconnaissance de l'histoire des idées racistes. En réalité, le racisme est le fruit d'une longue histoire qui a façonné nos pays, leurs territoires, nos inconscients, et nos pratiques actuelles, qu'elles soient individuelles ou institutionnelles.

Le racisme a cette particularité : alors qu'il est omniprésent, rares sont les personnes qui s'en revendiquent explicitement. Pourtant, il prospère sous des formes multiples et gangrène profondément les rapports sociaux de nos sociétés. Alors que le racisme nourrit les discours politiques et les rapports de force, il reste une accusation infamante rejetée par quiconque s'en voit accusé.e. Or si le racisme sévit aussi durement, c'est bien parce qu'il circule et que des individus sont impliqués dans sa propagation. Toutefois, le racisme

n'est pas une question individuelle et c'est ce que démontre le travail d'Ibram X. Kendi avec brio. On considère, à tort, que le racisme se décèle à l'aune des comportements singuliers : les racistes seraient quelques personnes particulièrement malfaisantes qui transgresseraient la norme des comportements socialement admis. Or le racisme ne survient pas de manière épisodique au gré d'humeurs personnelles, il est le fruit d'une idéologie largement propagée dont l'expression dépasse les seules individualités. C'est cette erreur d'appréciation qui entrave la compréhension du racisme, que l'on imagine émanant uniquement d'individus détestables. Le racisme n'est pas une simple faute morale provoquée par des comportements marginaux et déviants mais une idéologie imprégnant l'ensemble de notre société. Il peut être le fait d'individus considérés comme tout à fait respectables à travers leurs biais et attitudes conscients ou inconscients. Et au-delà des individus, il est surtout le fruit d'une histoire collective ayant marqué notre culture et notre perception du monde. Il s'insinue dans toutes les strates qui composent notre tissu social et nourrit de manière directe ou indirecte les discours politiques et dispositions institutionnelles. Le racisme est une idéologie dangereusement protéiforme, qui peut aussi bien prendre la forme anecdotique d'un préjugé inepte que celle, tragique, d'une violence mortelle. Par ailleurs, et Ibram X. Kendi le martèle tout au long de son ouvrage, une apparence bienveillante se parant des atours du progressisme peut masquer des préjugés racistes. Il rappelle également que bien des personnes noires étaient elles-mêmes les promotrices d'idées racistes.

Toutefois l'histoire du racisme n'est pas uniquement celle des États-Unis : elle concerne tout autant les citoyens et citoyennes d'Europe – et de France en particulier – que

nous sommes. Si nos pays diffèrent profondément, cette histoire abominable du racisme nous lie intimement, et ce à plusieurs égards. Les États-Unis se sont fondés sur le massacre des populations autochtones et a prospéré du fait de l'exploitation souvent mortelle du travail d'humains massivement déportés depuis le continent africain. Ainsi, l'esclavage transatlantique est le premier phénomène de mondialisation capitaliste. Cette atroce circulation de personnes, engage de manière inédite trois continents au bénéfice de populations qui se définissent dès lors comme « blanches » pour justifier leur domination sur des peuples jugés inférieurs. La norme blanche est ainsi définie par les personnes dominantes à partir d'elles même et ce en conformité avec leurs intérêts matériels.

Si nos pays ne sont aucunement identiques, il ne faut jamais omettre le fait que les États-Unis sont à l'origine une colonie européenne. Ce sont des Européens qui l'ont envahie et y ont ancré des idéologies conçues sur notre continent, la France étant une actrice majeure de ce funeste « commerce » triangulaire.

Notre territoire actuel porte d'ailleurs le stigmate de ce crime contre l'humanité dans sa constitution même (le seul au monde se déployant sur quatre continents), fruit de cette conquête coloniale. La constitution même de notre territoire et la composition des populations ultramarines est le fruit des velléités impérialistes françaises. Et si la France n'est pas les États-Unis, elle se trouve toujours aujourd'hui en Amérique où les anciennes colonies désormais départementalisées sont les témoins du déploiement historique de la question raciale dans notre culture. Aussi, la fresque dépeinte par Ibram X. Kendi ne doit pas être contemplée tel un récit lointain et exotique, car elle nous concerne. Que nous

le voulions ou non, nous sommes liés au continent américain et au racisme historique auquel la France a contribué de manière active et dont elle hérite aujourd'hui. Cette vision du monde née au xv^e siècle imprègne aujourd'hui encore nos inconscients collectifs. Elle détermine des rapports sociaux inégalitaires qu'elle pollue à travers des actes et discriminations racistes mais elle s'exprime également à travers des injustices relevant de pratiques institutionnelles telles que les violences policières racistes condamnées par les cours françaises et internationales.

Le racisme ne relève pas de la morale ou de l'ignorance, c'est un choix politique nourri par l'appât du gain. Il a été consciencieusement pensé, par des personnes matériellement privilégiées et dotées d'un solide capital intellectuel, dans le but de satisfaire leurs intérêts capitalistes à savoir le besoin de maximiser des profits, en exploitant des personnes terrorisées sans les rétribuer. Le racisme est intervenu comme un système justifiant l'horreur, en dissimulant la vile prédation pour la présenter comme un généreux partage, la justification usant au passage d'interprétations sciemment déformées des religions et des sciences pour leur faire épouser le dessein raciste des colons.

Ibram X. Kendi établit la filiation entre les idées d'hier et les pratiques actuelles, rappelant que le racisme n'est aucunement le surgissement spontané d'idées appartenant à quelques « mauvais » individus. L'ouvrage constitue ainsi une somme incomparable traversant des siècles d'histoires pour la rendre accessible. Cheminant patiemment d'une époque à l'autre, le récit méticuleux tressant la trajectoire des idées racistes s'impose à nous comme l'implacable démonstration du caractère protéiforme et structurellement ancré de la domination raciale. À travers une documentation précise,